

Françoise Landrot

Et elles passèrent sur l'autre rive

roman

Aux Quatre Vents

EdB

Première partie

1

Monastère de l'île Barbe, Lyon, février 1245

Je suis devenue silencieuse pour que le silence me chante sa mélodie ; alors je discerne le murmure du secret trop lourd, comme je discerne le murmure des pierres, le murmure des morts et celui de Dieu.

Je suis devenue douleur pour que l'appel désarmé des êtres souffrants trouve écho en mon abîme.

Ma quiétude étayée d'invisibles forteresses, patiemment édifiées jour après jour, recueille le temps et les vivants, et, dans la paix de ma nuit, je berce le monde.

Séparée des hommes, mais à travers ma fenestrelle, passent, avec la pitance frugale, les demandes d'intercession et c'est le courant fluide de la vie qui traverse ce mince carré de lumière. De l'ombre souterraine ma prière prend son vol, dès l'aube elle monte au ciel comme l'alouette au cœur de l'été souverain.

Avec la même ivresse de Dieu et la même soif d'absolu que les anachorètes sous l'implacable soleil

d'Égypte, je suis Mathilde, la recluse, murée en sa cellule. Pour toujours l'obscurité, pour toujours la solitude, seul un étroit passage pour l'eau et le pain quotidien me relie au cloître et par-delà au monde. Tout autour l'abbaye de l'île Barbe est encore ce lieu feutré où s'échangent à mi-voix des paroles fraternelles, où se rejoignent des mains chaleureuses. Et pourtant... les turbulences des hommes, cris et rires, joies et peines sont déjà tellement tamisés.

J'aurais pu devenir abbesse, chez les bénédictines, ou me retirer dans un béguinage, en conservant quelque indépendance, mais je suis de celles qui sont aimantées par les extrêmes, reculent les déserts et l'horizon aux approches de l'infini, alors j'ai choisi le renoncement inconditionnel au siècle.

Pourtant, aujourd'hui, je me demande encore de quel labyrinthe ont surgi mes décisions en apparence si limpides. Est-ce que j'ai choisi ou est-ce que mon consentement fut une impasse obligée ?

Où vont et d'où viennent mes pensées ?

Longtemps j'ai été obscurcie par une malédiction, mais maintenant, peu à peu j'en suis délivrée.

Quand mon père s'est noyé, je suis morte à mon ancienne joie, morte à mon avenir, mais je suis demeurée vivante pour le reste du monde. Sel de la terre.

Mon corps est décharné, mes cheveux n'en finissent pas de pousser, je dois rogner mes ongles à la rugosité des murs et mon visage gris s'est clos sur ma souffrance.

Mais mon apparence m'indiffère ; mon âme emplit tout l'espace et, incandescente, elle éclaire les recoins obscurs de mon réduit, jusqu'aux confins de l'univers.

De transparence en légèreté, je suis devenue diaphane. L'air est mon élément, j'appartiens au vent et la Présence ineffable daigne me traverser parfois.

Souffle je suis devenue et je fais œuvre au monde, ainsi je suis la recluse libre et mon espace n'est pas enclos car Dieu fait de moi son instrument, le relais de sa puissance.

Et dans l'obscurité de ma cellule, j'aime et je me souviens ; et ma mémoire et mes pensées sont les fidèles geôliers de liens privilégiés et indéfectibles. Et même si mes yeux se sont un peu voilés, mes oreilles un peu murées, par une étrange transmission, la folie de mon amour passe les cloisons, les rues et les villes. À la faveur de mon intuition, des visions claires et précises m'arrivent par soudaineté lorsque mon esprit, débarrassé d'importuns soucis, s'élargit et se dénude comme une plage calme après la tempête d'équinoxe. Alors il m'est donné d'apercevoir un court instant, avec la fugacité vive de l'éclair, quelques images des vies qui s'accomplissent.

J'accompagne la cohorte des humains, dans leurs désarrois et leurs tribulations. J'intercède pour Éléonore, bien seule en sa demeure... et guidée par le Seigneur, j'essaie d'éclairer ses pas, veillant à ranimer la lueur si faible de sa vie. Je tente de l'éloigner du péché de tristesse, fille de l'acédie, tentation qui m'a si longtemps enténébrée...

L'ombre espère la miséricorde, se recueille, supplie.

2

Sur le banc de noyer, dans l'embrasement de la baie géminée, Éléonore soupire.

Elle lève les yeux au-dessus de son ouvrage et son regard se perd sur le jardin enneigé. Un rouge-gorge picore les miettes qu'elle a déposées ce matin dans l'allée des buis et son vif corselet ponctue d'une note joyeuse cette terne étendue. Il sautille allègrement et ses pattes minuscules laissent des signes énigmatiques sur son passage.

Quelques rosiers ont gardé leurs feuilles d'automne et le gel a figé de lourdes fleurs blanches sur les tiges affaissées. Le soleil impose à peine son disque lumineux, seul un halo diffus éclaire le gris des nuages, éloigne l'horizon. Des flocons hésitent avec grâce et, par quelque osmose mystérieuse, ils rendent l'âme plus légère ; le temps suspendu invite à la tranquillité.

Soudain, la cloche de la chapelle des Cordeliers semble réveiller le faubourg. Les échos du carillon prennent leur envol et puis, peu à peu, s'espacent. Quelques légers tintements vacillent encore dans l'air et la ville retrouve sa monotonie, apaisée, assurée de l'imperturbable succession des heures. Que le cours

de la vie soit heureux ou malheureux, le sablier des jours s'écoule et rien n'échappe à cette placidité du temps, comme si nos devenirs étaient tissés de même étoffe à la trame régulière.

Tellement de silence, et en elle se glisse un peu le froid de l'hiver. Pour ne pas laisser les pensées vagabonder, ouvrir la brèche à la tristesse, avec soin elle choisit le fil bleu qui ourle la robe de la Vierge, et son attention au motif de la tapisserie éloigne encore une fois son inquiétude. La chaleur revient dans ses doigts agiles ; seul existe le tableau qu'elle dessine peu à peu. Par une étrange transmission, elle se métamorphose en cette femme drapée dans son vêtement d'azur qui bercera si doucement son enfant lorsque le travail sera achevé ; une mère comblée... Lentement, la distinction entre son rêve et sa vie prend des contours flous et elle trouve refuge dans le bien-être de l'illusion.

Un bleu plus clair pour donner de la lumière au pli du vêtement et rendre la souplesse du velours. Elle tire l'aiguille, un point après l'autre, et le geste répété l'apaise. Ainsi avance l'après-midi, sur la broderie, avec une application presque sévère. Elle sait d'expérience que les mains désœuvrées laissent poindre la mélancolie et qu'il faut remplir minutieusement les journées pour colmater la lassitude et l'ennui.

Avec ses délicats ciseaux d'argent, elle coupe un brin de soie mordorée, pour éclairer le regard d'un lévrier que l'on aperçoit derrière le pan du manteau pastel. Un large collier rouge orné d'anneaux dorés lui donne une allure racée. Elle se souvient bien de ce petit chien qu'elle avait reçu en cadeau de son père.

Aujourd'hui c'est une fine genette blanche qui lui tient compagnie, assoupie à ses pieds, émettant un léger ronronnement d'aise.

Et pique l'aiguille dans la toile de lin. On n'oublie le temps qu'en s'en servant...

Toutes ces longues journées où la poche d'absence se creuse en elle. Des moments au ralenti, tissés de petits détails quotidiens. Un geste après l'autre, soigné, accompli, achevé, elle donne une plénitude à son inconsistance.

Elle écoute les rumeurs du dehors ; des chevaux qui passent dans la rue, et les battements de son cœur s'accélèrent... mais le bruit des sabots décroît dans le lointain. Ce n'est pas encore lui. Elle attend. Elle attend patiemment tant de retours si souvent déçus. Alors cette impression de devenir transparente, de ne plus exister pour personne.

Vie suspendue à une autre, sillage ; « mes pas dans les siens, toujours », se dit-elle avec une résignation qui se veut sagesse heureuse.

Cette grande pièce tellement vide... Et au-dessus d'elle, dans le grenier, le trotte-menu des souris grignote les heures. M^e Amaury est tellement affairé. M^e Amaury est tellement souvent ailleurs que dans cette chambre, à partager des jours bienheureux. C'est lui pourtant qui retient le cours de sa vie fragile, détourne l'impétueux courant de son désenchantement.

À nouveau elle soupire, éloigne quelque peu la tapisserie pour contempler le motif qui prend forme, évalue le travail de l'après-midi et enfin plie méticuleusement son ouvrage avant de le ranger lentement dans la corbeille en osier.

Presque insensiblement, l'obscurité s'est imposée, la nuit arrive à pas furtifs comme une visiteuse familière. Éléonore frissonne et pour conjurer le mal de tête qu'elle sent venir, presse ses tempes de ses deux index et plisse ses yeux fatigués. Elle tressaille légèrement lorsqu'elle entend le pas de Marion vif et alerte qui gravit l'escalier. Il est temps de fermer les volets ; la servante se fait discrète, respecte le silence d'Éléonore. Elle déplie les panneaux de bois patiné dont elle connaît bien le relief pour les avoir si souvent frottés à la cire d'abeille. Les gonds gémissent à peine. Les flammes de la cheminée procurent une insuffisante clarté ; sans faire de bruit, Marion allume les chandelles posées sur le grand coffre de chêne. Elle ne trouble pas davantage le repos de sa maîtresse et retourne dans la cuisine où elle pourra reprendre son bavardage animé avec la petite Coline, en préparant les pâtés de volaille pour le souper.

De grandes ombres vacillent dans la chambre, on dirait des hôtes de passage, mystérieux et muets qui vont et viennent, traversent régulièrement l'histoire de la maison. Maintenant dans ce lieu clos, Éléonore se sent mieux, protégée, presque rassurée. Les bruits du dehors sont atténués, et elle prête moins l'oreille au passage des chevaux, annonciateur d'un possible retour. Le crépuscule est ce moment de paix, un répit à l'angoisse persistante qu'elle sent au gouffre d'elle-même. C'est l'heure où elle accueille l'ange tutélaire qui relève sa peine. Par ce messenger fidèle, la présence de Dieu se fait infiniment douce et consolatrice.

3

À peine éveillée, Éléonore se retourne dans son lit et replie ses jambes sur son ventre douloureux. Aujourd'hui le sang va couler et son espoir tombe comme une pierre qui rebondit de paroi en paroi dans un puits sans fond. La chute à l'écho sourd retentit dans sa poitrine, scandée par les battements de son cœur immensément déçu.

Après la perte d'un nouveau-né, qui l'avait épuisée, elle avait longtemps dérivé dans des espaces inconsolables. Peu à peu, pourtant, les saisons qui s'en allaient, puis revenaient, les printemps qui effaçaient la rudesse des hivers, avaient tenté de lui donner le baume de l'oubli. Le cours de ses pensées semblait consentir à ce passage du temps salvateur, mais son corps, lui, avait la mémoire tenace, ne parvenait pas à retrouver la fécondité, et c'était chaque fois le même écartèlement brutal d'une cicatrice inguérissable.

« Aucune vie ne reviendra donc germer dans mon sein meurtri ? Chaque mois faut-il que ce rappel mortifiant de mon infertilité vienne achever mon attente illusoire ? Et la blessure est d'autant plus cruelle que quelques jours de retard avaient follement libéré mes

rêves, à grand-peine retenus dans une cage de piètre sagesse. »

Comme elle aurait aimé se pencher tendrement sur un berceau, fredonner une comptine tendre, tenir dans sa main rassurante une menotte pleine de confiance. Ce matin elle pressent de nouveau, avec tristesse, que jamais, à l'horizon de son désir, ne viendra l'enfant qu'elle aimerait tant bercer entre ses bras maternels, jamais le fils joyeux dont elle entendrait le rire en grelot, prolongeant son propre bonheur ; jamais...

Elle prévoit les propos désabusés de M^e Amaury et sa peine redouble, murée en elle. Un sanglot monte dans sa gorge, mais reste étranglé, nouant toute tentative de confiance libératrice... Sur l'oreiller, sa tête oscille de droite à gauche, plusieurs fois, en signe de dénégation triste et sa respiration se fige dans sa poitrine, n'autorisant plus qu'un souffle menu, juste suffisant pour retenir une vie si exténuée de fadeur.

Et pourtant, depuis son mariage il y a sept ans, comme elle aime partager avec son époux les caresses douces et les élans du corps !

Quel est le péché qu'elle doit expier, qu'a-t-elle fait de mal ? Pourquoi doit-elle battre sa coulpe ? Elle ne comprend pas cette stérilité puisque la couche nuptiale avait été bénie par son père avec tout le rituel convenu, avant sa défloration. Fervente, elle avait imploré en son for intérieur pour que s'exaucent tous les souhaits de maternité qui s'éveillaient en elle.

Ses noces... Une journée radieuse sans doute, mais qu'elle avait traversée sans bien réaliser que c'était elle qu'on fêtait... Les gens allaient, venaient,

elle évoluait au milieu d'eux en jouant du mieux possible le rôle qu'on lui assignait. Elle était une autre, une sorte d'ombre magnifiée qu'elle regardait étrangement de l'intérieur.

Elle venait d'avoir seize ans lorsque, sur le parvis de l'église de Saint-Nizier, elle avait épousé M^e Amaury... Il était arrivé sur un palefroi noir qui piaffait d'impatience, alors qu'elle cheminait sur une haquenée docile depuis son manoir de Francheville et que d'autres parentes suivaient sur leurs mules placides. Elle se souvient du parfum sucré des giroflées et celui plus entêtant des narcisses qui jonchaient le passage du cortège en liesse. Un enfant, d'un pas léger s'était approché d'elle et lui avait tendu un bouquet de violettes. Elle s'était inclinée tendrement pour recevoir cet hommage naïf qui l'avait profondément touchée.

Son époux était alors un homme fait, de belle allure sur son cheval, la tête haute prouvant une valeur dont il était bien conscient. Expérimenté sur la vie, sans illusion sur les hommes, sans concession non plus. Les tractations et les négoce remplissaient déjà d'une activité fébrile le temps de ses journées.

Elle s'était trouvée bien belle dans sa robe neuve... Et la lumière dorée de ce mois d'avril se reflétait dans ses yeux. Pour la première fois, ses cheveux bruns n'étaient plus libres sur ses épaules. Avec le peigne d'ivoire, sa nourrice avait passé un long moment à les tresser en deux épaisses nattes qui avaient été ensuite relevées et attachées avec des brins de ruban. Puis elle avait posé sur sa tête un voile de lin très fin, retenu par un cercle d'or émaillé, incrusté de trois

émeraudes. Sur sa large ceinture, des topazes et des agates scintillaient au moindre de ses mouvements et soulignaient ainsi la finesse de sa taille.

Un surcot de soie verte recouvrait sa robe doublée de vair. Belle en ses atours... Mais comme toute cette parure était raide et pesante... Elle revoit son image nouvelle et flatteuse dans le miroir ovale, mais c'est aussi le poids du vêtement qui reste en son souvenir.

De son époux, elle se rappelle surtout les luxueuses bottes en cuir de Cordoue, parce que son regard avait été obstinément baissé durant la plus grande partie de la cérémonie.

Elle admirait éperdument cet homme qu'on lui destinait, sa prestance incontestable la fascinait. Cependant, elle était intimidée, elle le connaissait si peu et le contrat de mariage avait été rondement mené. Héritage, dot et douaire pesaient leur poids sonnante et trébuchant dans la corbeille de noce, les sentiments viendraient après, ou ne viendraient pas... Là n'était pas l'essentiel dans les accordailles.

Après la bénédiction sur le parvis, lorsqu'ils s'étaient avancés à l'intérieur de l'église, elle avait été émue par les cantiques joyeux qui se répondaient dans le chœur. L'espérance était grande en un avenir simple, bien tracé. Une certitude tranquille, une confiance en leur histoire. À son doigt brillait l'anneau, le gage de fidélité, le symbole de l'attelage doux que l'on mène à deux pour traverser les jours tendres et peut-être aussi les jours plus gris. La nef bruissante était remplie d'une grande foule, mais Éléonore ne distinguait personne en particulier. C'était une assemblée sans visage, familière pourtant, qui portait son allégresse.

Était-elle amoureuse ? La question ne se posait pas. On la mariait et c'était bien ainsi. À toute volée, les cloches sonnaient ce nouveau départ, témoignaient de cet essor printanier. C'était comme un rite de passage entre l'enfance et sa vie de femme. Une fierté neuve et enthousiaste gonflait son cœur, elle avait l'impression d'avancer comme un navire en partance, toutes voiles hissées sur le grand mât de son bonheur.

Cela paraît bien loin déjà et en même temps si présent. M^e Amaury est toujours tellement pressé. Il passe en courant d'air dans la demeure, entre deux routes, entre deux foires, entre deux périodes, le temps d'un accord trop bref... et dans tous ces intervalles, la blessure d'absence se creuse et l'attente de l'enfant espéré se fait de plus en plus oppressante.

Parfois son époux arrive au mitan de la nuit...

Comme elle aime se rappeler ces épisodiques visites nocturnes qui la surprennent, l'émerveillent, la réconcilient pour un temps avec la ronde des jours.

D'un geste aussi émouvant que décidé, il entrouvre l'abri léger de son drap et celui de ses songes voyageurs, effleure ses cheveux épars, éveille ainsi son assoupissement tranquille et se glisse délicieusement dans la couche. Elle aime plus que tout cette chaude présence d'homme, cette grande force rassurante qui la serre contre lui, ces bras vigoureux qui l'enlacent et cette soudaineté de l'étreinte, pourtant sans hâte aucune. Elle n'a rien à dire au creux de cette vague chaloupée, se laisse faire dans le ressac d'une houle lascive, se donne câlinement avec toute la souplesse de sa volubilité. Pleinement accueillante, elle

prolonge tant que possible le plaisir qui l'envahit et bientôt la submerge. Alors, c'est dans une jubilation de tout son être qu'elle reçoit, telle une déferlante irréprouvable en leurs ondes mêlées, la semence qui l'abreuve, l'embrase tout à la fois d'incandescence subite, l'éblouit au plus intime d'elle-même comme une myriade d'étoiles bienfaitrices. Généreuse voie lactée de la vie et de l'espoir.

Mais sa terre reste inféconde...

La fulgurance soudaine d'une douleur ravive son indicible déception.

Le jour filtre entre les tentures bleues et les images de la nuit l'assaillent de nouveau. Elle se souvient de son rêve : des lépreux agitant leurs crécelles et des mendiants en guenilles sortaient de la rue des Barbiers ; ils brandissaient des fourches et des bâtons en la poursuivant avec des menaces et des ricanelements. Éléonore essayait d'échapper à la horde stupide et barbare, accélérât sa course hébétée, mais elle trébuchait sur les pavés, s'effondrait et en tentant de se relever, déchirait sa robe, saignait alors d'une lancinante blessure...

Muette et fermée sur son chagrin, elle revêt son masque impassible pour affronter les rencontres du jour qui vient, digne et fière. Elle ne veut pas accroître ce sentiment d'infamie qui la hante sans relâche, en laissant paraître sa peine. M^e Amaury sera de nouveau bien assez déçu par cette épouse incapable d'assurer son lignage...

De la lingerie montent des chuchotements affairés. Pour la première fois, Coline a la charge d'apprêter le touret de sa maîtresse. Marion surveille

attentivement la pression du lisseur, afin que le tuyautage soit fin et régulier et que la gomme à empeser soit appliquée soigneusement. Coline tire un petit bout de langue retenu, tant l'application à cet ouvrage délicat exige le sérieux de toute sa personne. Le linon se raidit peu à peu aux passages successifs de la pierre, jusqu'à former un tour presque parfait, mais il est bien difficile de réussir des plis égaux et la finition requiert une ultime mainmise de l'aînée des deux femmes.

Marion apporte la toque blanche dans la chambre de Dame Éléonore. Elle ouvre doucement la porte et dépose le touret sur une table basse, dans l'angle opposé à la fenêtre, l'endroit le plus lumineux de la pièce. Avec égards, elle a tiré les courtines de l'alcôve et, dans un geste rassurant, elle passe sa main sur le front d'Éléonore. Intuitivement, elle comprend son désarroi et, par un sourire réconfortant, tente de redonner lueur à son regard embué. En redressant son oreiller, elle lui signifie que ses vêtements sont prêts et qu'elle peut se lever.

« Je resterais bien dans mon lit, la tête enfouie sous l'édredon de plume pour toute la vie qu'il me reste, pense sa maîtresse, mais il faut bien faire face, quoiqu'il arrive... Ce n'est pas un lâche sommeil prolongé qui va effacer les menaces du jour. Allons, debout !... »